

—Ce n'est point trop mal, ma foi pour un début, dit-il d'un air de satisfaction qui contrastait avec sa froideur habituelle. Votre balle a passé à deux pouces à gauche de la bannette.

—Comment savez-vous cela ? demanda de Morvan fort étonné. Vos yeux suivent-ils donc le vol d'une balle dans l'espace ?

—Non, mais il m'est facile, en observant vos mouvements et la direction donnée à votre arme, de juger, sans me tromper de l'épaisseur d'un cheveu, de la portée de votre coup.

—Barbe-Grise dit vrai, ajouta Montbars.

Cette prodigieuse habileté fit réfléchir le jeune homme.

—Je conçois à présent, pensait-il, les craintes qu'éprouve Montbars sur l'issue de mon duel avec Laurent. N'importe, quelque adroit que soit cet homme, il ne me tuera pas ; mon cœur m'assure que je dois revoir encore Nativ.

Au quatrième coup, de Morvan atteignit l'arbuste, après deux heures d'exercice, il arriva à toucher trois fois sur quatre le but.

—Je n'aurais jamais cru, si on m'eût raconté ce fait, qu'un homme pût, en si peu de temps, obtenir un pareil résultat, dit Barbe-Grise joyeux, car tout ce qui se rapportait aux armes avait le don d'exciter l'intérêt du flegmatique boucanier. Allons, voilà qui va bien. . . Il ne m'est plus prouvé que le beau Laurent aura sur vous l'avantage. A présent, il me reste à vous enseigner comment on fait feu sans prendre, pour ainsi dire, le temps de viser.

Après quatre nouvelles heures employées à perfectionner l'éducation de tireur de de Morvan, le boucanier déclara qu'elle était parfaite, qu'il ne lui restait plus rien à apprendre.

Vingt minutes plus tard, Montbars, son neveu et Alain, installés devant une table chargée de mets, commençaient à dîner, lorsqu'une voix fraîche et pure sortit de l'épaisseur du bois et arriva jusqu'à eux, rendue plus douce encore par la distance.

De Morvan tressaillit et Alain bondit sur l'escabeau qui lui servait de chaise.

Cette voix chantait un Noël breton.

Il est impossible à celui qui n'a jamais quitté sa patrie de se faire une idée, même approximative, de l'attendrissement que cause au voyageur tout souvenir qui lui rappelle la terre natale.

Il y a dans ce sentiment quelque chose de la mélancolie qui s'empare d'un amant à la vue d'un objet qui aurait appartenu à sa maîtresse adorée, et enlevé par la mort à la fleur de l'âge.

Telle fut la sensation qu'éprouva de Morvan lorsqu'il entendit sortir du bois cette chanson bretonne.

Barbe-Grise, ordinairement si calme et si indifférent, se mit à sourire.

—Voici Jeanne qui revient, dit-il presque joyeusement.

## XX

Bientôt une apparition aussi bizarre que charmante se montra sur le seuil de la porte de l'habitation du boucanier.

C'était une jeune fille, âgée d'environ dix-sept ans, revêtue d'une robe courte aux couleurs vives et tranchées, la tête abritée sous un large chapeau de paille, les pieds emprisonnés dans de fines bottines lacées à partir de la cheville ; elle portait dans sa main gauche un gros bouquet de fleurs ; dans sa droite, une légère et courte carabine, richement démasquée et de fabrication évidemment espagnole.

Une ceinture de crêpe de Chine d'un rouge éclatant ceignait sa taille et retenait une poire à poudre.

Rien de plus original et délicat que son visage ; ses grands yeux noirs contrastaient de la plus heureuse façon avec une abondante chevelure aux reflets dorés ; sa bouche, dessinée avec une rare perfection, présentait une mobilité qui s'alliait admirablement avec l'expression un peu inquiète de son regard.

Son teint, légèrement bruni par les caresses du soleil, était d'un ton chaud et égal, qui le faisait paraître éblouissant.

Droite et souple comme un jonc, la taille de cette adorable créature avait tout à la fois quelque chose de chaste et de hardi, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui rappelait la Diane chasseresse. A la vue de de Morvan, la jeune fille, qui déjà s'élançait vers Barbe-Grise, s'arrêta dans son élan avec un mouvement de biche effarée ; surmontant bientôt sa surprise ou son effroi, elle secoua sa jolie tête d'un air mutin et s'en fut embrasser le vieux boucanier.

—Bonsoir, père, lui dit-elle d'une voix dont les notes joyeuses, claires et cadencées ressemblaient à un ramage et égayaient le cœur ; tu ne t'attendais pas à me voir revenir si tôt, n'est-ce pas ?

—C'est vrai, ma jolie Jeanne ! Que t'est-il donc arrivé ? Pourquoi Casque-en-Cuir ne t'accompagne-t-il pas ?

—Casque-en-Cuir a trouvé près d'ici une piste de sanglier ; il ne faut pas l'attendre avant une heure !

La jeune fille jeta son chapeau loin d'elle, laissa flotter sa blonde chevelure, et courant vers Montbars :

—Te voici donc de retour, mon ami, lui dit-elle ; que je suis contente de te savoir parmi nous ! Figure-toi que nous avons rencontré ce matin, Casque-en-Cuir et moi, une cinquantaine de lanciers espagnols qui nous ont poursuivis jusqu'au milieu du jour ! J'espère que tu vas en tuer beaucoup d'Espagnols ! Si tu veux que je t'aime toujours, tu ne feras pas de prisonniers. . . Ces gens là sont des traîtres et des méchants indignes de toute pitié ! Dis-moi, Montbars, est-ce que tu ne m'apportes pas quelque cadeau ? voilà bien une année que tu ne m'as rien donné.

La fille du boucanier s'arrêta un moment, puis, reprenant presque aussitôt la parole, sans laisser à de Montbars le temps de lui répondre :

—Dis-moi, Montbars, quel est donc ce jeune homme qui est assis à tes côtés et qui me regarde si fixement ? . . . Il me plaît beaucoup, ce jeune homme ; il a l'air bon. Fait-il la course contre l'Espagne ? . . . Et celui-ci continua Jeanne en désignant Alain, qui rougit aussitôt, sainte Vierge ! qu'il est laid ! . . .

—Ces nouveaux venus, Jeanne, répondit Montbars en souriant doucement à la fille de Barbe-Grise, sont Bretons comme ton père et ta mère. Ils méritent tous les deux que tu les aimes, car tous les deux ils sont honnêtes et braves. Celui qui te plaît le mieux est mon neveu et se nomme le chevalier Louis ; l'autre est son engagé.

—Puisque tu es aussi bon que beau, chevalier Louis, dit Jeanne, qui fut s'asseoir aux côtés du jeune homme, nous deviendrons amis, le veux-tu ?

—Mademoiselle, c'est beaucoup d'honneur pour moi, répondit de Morvan surpris et embarrassé au-delà de toute expression.

—Pourquoi m'appelles-tu mademoiselle et me dis-tu vous ? s'écria Jeanne, dont le délicieux visage refléta une teinte de tristesse. Je ne te plais donc pas, tu refuses donc d'être mon ami ?

—Louis, interrompit Montbars en riant, tu ne connais pas encore Jeanne. Cette enfant, que l'on nomme l'Éclair-de-Bois, est l'expression la plus complète de la nature ; elle ignore les hypocrisies de la civilisation : ce qu'elle

pense, elle le dit ; ce que son cœur éprouve, elle le laisse voir. Tu ne dois pas t'enorgueillir des avances et des aveux qu'elle vient de te faire, car pour elle ces avances et ces aveux sont sans portée. Elle obéit à la sympathie que tu lui inspires, et elle rêve en toi un camarade, pas autre chose.

Grâce à la liberté illimitée dont elle jouit, à la vie active qu'elle mène, au respect véritable et profond que tous les anciens boucaniers et les nouveaux fibustiers ressentent pour elle, Jeanne, tout en vivant au milieu d'un monde débauché et corrompu, a conservé une innocence et une pureté complètes. Vois comme elle me regarde d'un air étonné ; elle ne me comprend même pas ! . . . Cependant, ce n'est certes point l'intelligence qui lui manque, loin de là ; son esprit est, dans sa simplicité, d'une finesse extrême ; seulement son cœur n'a pas encore parlé : voilà tout.

—Montbars, tu causes toujours de choses ennuyeuses, dit Jeanne en accompagnant ces mots d'une moue charmante. Laisse-moi m'entretenir tout à mon aise avec ton neveu, et ne t'occupe pas de nous. J'ai beaucoup de choses à lui apprendre. — Montbars m'assure que tu es bon, reprit l'originale créature en se retournant vers le jeune homme. Moi aussi, j'ai le cœur excellent ; c'est à qui, dans l'île, recherchera mon amitié. Il y a bien des gens, si je leur parlais comme je te parle, ses raient contents et m'offriraient tout ce qu'ils possèdent. Moi, vois-tu, je n'accepte jamais de cadeaux que de ceux qui me plaisent ! Si tu veux me donner un bijou, je le prendrai ! Ça me fera beaucoup de plaisir. N'as-tu rien rapporté de ta dernière croisière ? . . .

—Je ne suis arrivé que depuis peu de jours à Saint-Domingue, Jeanne, dit de Morvan, flatté malgré lui de l'intérêt que lui témoignait la fille de Barbe-Grise, et captivé par sa gracieuse originalité : je te promets, au retour de ma première course en mer, de te laisser choisir ce que tu voudras dans ma part de prise.

—Tu n'as pas encore combattu l'Espagnol ! s'écria Jeanne avec étonnement. Tu es brave pourtant, n'est-ce pas ? Oh ! oui, je suis sûre que tu es brave, ajouta-t-elle après avoir regardé pour la centième fois le jeune homme ; eh bien ! chevalier Louis, je veux t'accompagner dans ta première expédition.

—Je croyais, Jeanne, que les usages de la fibuste s'opposaient à ce que les femmes fussent reçues à bord des navires.

—Oui, c'est vrai, les femmes ! Mais moi, c'est tout différent ! . . . je suis une boucanière ! Tu as l'air étonné. . . Crois-tu que je te trompe ? Tu n'es donc pas encore mon ami, que tu mets ainsi en doute ma sincérité ? Je ne mens jamais, sais-tu ! . . . Demande plutôt à Montbars. . .

—Jeanne a le droit de parler ainsi, dit Montbars. Son admission à bord de nos navires est la seule exception qui existe. Il est non-seulement permis à la fille de Barbe-Grise de se mêler à nous, mais les fibustiers attachent même une idée extraordinaire de superstition à son embarquement à bord d'un bâtiment de course : ils sont convaincus, et jusqu'à présent le hasard s'est plu à confirmer leur croyance, que sa présence porte bonheur à une entreprise. C'est à qui brignera son concours ; on lui accorde toujours religieusement une part de prise.

—Certainement, que je porte bonheur ! s'écria Jeanne, que l'explication de Montbars parut dépitée. Dame ! cela se conçoit, j'embarque toujours avec moi l'image de sainte Anne d'Auray que m'a laissée ma mère, et matin et soir je lui adresse ma prière. Pourquoi ne me donnerait-on pas ma part de prise ? Je la gagne bien loyalement.

(A suivre.)